

**Extraits de l'éloge
de Mr le Chanoine Gayne
par M. l'abbé Georges Passerat
lors de sa réception
à l'Académie de Montauban (1980)**

.../...

En me souvenant de la personnalité si attachante du chanoine Gayne, qu'il me semble voir encore derrière cette table de présidence, je mesure, ce soir, la responsabilité qui est la mienne au moment où vous êtes suspendus à mes lèvres pour entendre son éloge académique.

Rarement pourra-t-on rencontrer un homme dont la science et le savoir s'accompagnent d'autant de modestie et de simplicité. S'il fallait résumer son existence en un seul trait qui le dépeigne au naturel, je retiendrais volontiers cet équilibre qu'il a toujours su garder dans une vie qui aurait pu être écartelée par des activités si disparates.

A ceux qui vantaient sa science historique, il répondait malicieusement que l'horizon de ses titres universitaires ne dépassait pas le certificat d'études primaires. Devant M. Navech, président de l'Académie en 1956, qui l'accueillait en saluant en lui l'érudit et le président de la Société Archéologique, il se glorifiait de faire entrer en notre Compagnie les curés de campagne, dont il voulait être l'humble représentant.

On pourrait multiplier à l'infini des exemples de cette lucidité et de cette modestie qui l'ont accompagné jusque dans sa mort silencieuse et discrète, dans son presbytère de Campsas, le 9 mai 1980. Son tempérament maladif et sa timidité naturelle auraient pu le rendre triste et rébarbatif; mais c'est tout le contraire qui se produisait habituellement. Il avait toujours sur les lèvres une répartie ou un bon mot, le plus souvent en gascon, qui s'accompagnait d'un regard malicieux et vif. « Il n'avait rien de l'érudit desséché » — l'expression est de M. Méras — ni du chanoine béni-oui-oui aux airs de Raminagrobis, qui endort son auditoire par des sermons pieux et ennuyeux.

Cette simplicité et cette modestie accompagnaient chacun de ses actes, même lorsqu'il se trouvait honoré, décoré ou distingué par des prix prestigieux. J'en donnerai pour preuve la liste impressionnante de ses titres, qui figure sur le memento réalisé par les soins de notre confrère, M. l'abbé Mathieu : cette liste, il l'avait dressée lui-même, peut-être avec un certain humour, comme un clin d'œil à la postérité.

Ce trait principal de son caractère, il le doit sûrement à ses origines paysannes et à son enracinement dans le terroir gascon. Car il est fils authentique de cette Lomagne, dont il a décrit, avec amour, les paysages vallonnés, dans une petite plaquette touristique parue en 1969.

C'est au chef-lieu, Beaumont-de-Lomagne, qu'il voit le jour, le 24 février 1902. Durant toute sa vie, il restera attaché à son pays natal, et n'oublions pas que c'est en terre lomagnole qu'il a choisi de reposer, parmi les siens.

Mais comment a-t-il pu rester si modeste et si discret avec des origines gasconnes ? Rassurez-vous, la fierté légendaire des gascons ne l'a pas épargné, mais elle s'est muée en un amour profond pour son pays et son histoire, qui franchira vite le lit de la Garonne pour s'étendre aux côteaux de l'Agenais, à la plaine du Tarn et aux causses du Quercy et du Rouergue.

Qui pourrait lui reprocher d'avoir aimé en premier ce pays lomagnol qui est le sien : l'église de Beaumont restera toujours sa préférée ; elle fut celle de son baptême et de sa première messe, célébrée le jour de Noël 1925. Par sa démarche noble, sa stature majestueuse et digne, n'évoquait-il pas un peu, à travers sa personne même, le profil grandiose de l'imposant édifice surmonté de son clocher toulousain, qui domine la vallée de la Gimone de sa « masse rougeâtre et sévère », selon sa propre expression ?

BEUMONT, petita vila, grand renom.

(« Beaumont, petite ville, grande renommée »), dit un proverbe recueilli en Lomagne, qui veut stigmatiser la fierté naturelle des beaumontois ! Le renom de son pays, le chanoine Gayne le fera connaître, en étudiant l'histoire de l'ancienne abbaye de Grandselve, ou en rappelant les exploits politiques de deux compatriotes oubliés : le moine-ligueur Bernard de Montgaillard, plus connu par son surnom de « Petit-Feuillant » et l'abbé Edmond de Cazalès, député sous la Seconde République.

L'enfance du jeune Pierre Gayne lui a fait connaître la vie rude des paysans pauvres : à dix ans, après la mort de son père, il sera placé dans une famille de Lavit comme berger ; cet éloignement du toit familial lui sera très pénible. Je pense que la simplicité et la modestie dont j'ai parlé sont à mettre en lien avec la vie toute simple des bordiers et métayers de nos campagnes avant la guerre de 1914.

Quand on s'appelle Gayne, on tire sa fierté de ces deux richesses reçues au berceau et qui constituent l'héritage le plus précieux qui soit : tout d'abord une foi simple et solide qui se transmet de génération en génération, ensuite une langue, le gascon, seule capable de décrire les mille facettes d'une vie laborieuse qui n'a guère changé au cours des âges. Pendant plus de trois cents ans, sur le même terroir, du Causse à Escazeaux, de Lavit à Sérignac, de Gariès à Vigueron, tous les ancêtres du chanoine Gayne ont sillonné la Lomagne, emportant, au cours de leurs déplacements, à chaque génération, une partie de cette terre de boubènes argileuses accrochée à leurs sabots.

Avant la Révolution, il y avait à Beaumont un poète satirique, Bernat de Sent-Sauvi (de Saint-Salvy), qui écrivit en gascon des vers de carnaval. J'ai recueilli, à la suite d'Antonin Perbosc, son œuvre inédite dans laquelle il brosse un tableau fort irrespectueux de la société beaumontoise à la fin du XVIII^e siècle :

*« Un paisantàs damb son argaut
Sas espertelhas e sa biaça
Son parler manhac e bestiassa
Vos a l'aire d'un franc nigaud
Mès a son aire es plan fat chi se bisa. »*

(Un paysan avec sa blouse — ses sandales et sa musette — son parler embarrassé et frustré — vous semble un franc nigaud — Mais bien fou qui se fie à son allure).

Et suit une description de toutes les ruses déployées par ces paysans, grevés d'impôts et de charges, qui trompent tant qu'ils peuvent les riches bourgeois propriétaires des terres qu'ils travaillent :

*« Aprèp s'auer minjat totis vostis anhèts
Se'm venc, dambe sa mina sota,
Vos diser : — Mossur que volètz ?
Son totis morts de la picota
Quand le gus s'a chapat e pijons e porets
Au pijoner vos ditz qu'intran les astorets
E que tot l'aujam 6m li pana
O le renard que l'ac escana. »*

(Après s'être régalé de tous vos agneaux — le voilà qui vient avec sa mine sottée, — et qu'il vous dit : Monsieur, que voulez-vous ? — Ils sont tous morts de la variole. — Quand le misérable a dévoré les pigeons et les poulets — il vous dit que les buses entrent au pigeonier — et qu'on lui vole toute la volaille — ou que le renard l'étrangle.).

M. le chanoine Gayne a hérité de ses ancêtres cet esprit vif et cette habileté qui l'ont si bien aidé dans les responsabilités

qui lui furent confiées. Peut-être a-t-il fait sienne cette sagesse populaire et épicurienne, décrite en style horacien ou virgilien par notre poète beaumontois :

*« Que nat aunor ni mès nat renc
Vos hasca pas enveja
N'es pas or tot ço que daureja.
Mès qu'aujatz pan, vin, mitadenc
Bona santat e bona rusca
L'iuèr hagots e quauqua busca, Per
vos botar quaucom suu grilh
E per vos cauhar l'embonilh.
Aquo sufis per la fortuna
D'un ome que vòl èstre uros.*

(Qu'aucun honneur ni aucun poste — ne vous fasse pas envie — Car tout ce qui brille n'est pas or. — Mais que vous ayez du pain, du vin, du méteil — bonne santé et bonne couenne — l'hiver des fagots et quelque bûche — pour mettre quelque chose sur le gril — et pour vous chauffer le ventre. — Cela suffit pour la fortune — de qui veut être heureux.)

Toute sa vie de prêtre se déroulera pareillement sous le signe de la simplicité ; à l'image de saint François-d'Assise dont il avait choisi de suivre la règle de vie en devenant tertiaire de l'ordre franciscain. Jeune prêtre, il subira deux épreuves qu'il devra surmonter : la maladie et la solitude.

Au lendemain de son ordination, après un bref passage à Castelsarrasin, il est nommé en 1928 vicaire à la cathédrale de Montauban où l'accueille le vénérable archiprêtre Mgr Pierre Ybres. Lors d'un pèlerinage diocésain à Lourdes, à peine âgé de vingt-sept ans, il tombe terrassé et s'en revient de la cité mariale allongé sur un brancard dans le train des malades. Un séjour dans les Alpes lui permet de se refaire une santé, mais à son retour, une surprise de taille l'attendait : il apprend par la rumeur publique que le nouvel évêque de Montauban, Mgr Roques, le nommait curé de Maubec.

Tel Jean-Marie Vianney prenant le chemin de la cure d'Ars, j'imagine le nouveau curé, encore fragile et peu rassuré, arrivant dans le presbytère désaffecté de Maubec. Il faut savoir que Maubec avait à ce moment-là une bien fâcheuse réputation : la paroisse était privée de curé et le culte était supprimé depuis dix ans pour sanctionner la Municipalité qui refusait de refaire la voûte de l'église.

Notre jeune abbé valétudinaire et meurtri inaugurerait ainsi sa longue carrière de curé de campagne. A cette même place, devant cette Académie, le 5 mars 1956, il comparait son rôle à celui d'un « mainteneur » : « Mon devoir est de maintenir dans ma paroisse les traditions de foi, d'idéal, de dévouement qui ont pétri pendant des siècles l'âme de notre pays, qui ont fait sa vraie grandeur et qui lui ont donné tant de rayonnement dans

le monde » (1).

A ce moment-là il comprendra qu'il devait renoncer à l'idée de devenir un jour professeur de séminaire comme il l'espérait depuis son ordination : il n'aurait de formation que celle qu'il voudrait bien se donner. C'est alors que va naître dans cet humble presbytère de Lomagne, la passion des vieilles pierres qui fera de lui un autodidacte capable de se hisser très vite au niveau des meilleurs spécialistes en histoire de l'art et en histoire religieuse.

En 1979, lors de la remise du prix de la Société Archéologique à Monsieur le Maire de Maubec, pour la restauration des anciennes fortifications, il rappela comment, à la fin de l'année 1935, Mgr Durand s'empressa de le tirer de là après la visite des lieux ! Sa nomination, à trente-trois ans, comme curé-doyen de Lavit marqua une étape importante de sa vie. Au cœur de la Lomagne, dans l'ancienne capitale de la vicomté, il recevait une responsabilité qui l'amenait à aller plus souvent à Montauban où il pourrait se documenter pour ses travaux. Ses premières recherches seront consacrées aux églises de Maubec, de Lavit et de Beaumont.

En 1947, sa nomination comme aumônier de l'Institut Familial à Montauban allait lui permettre, dans un cadre scolaire, de trouver le climat favorable à ses recherches et à ses pérégrinations archéologiques. En 1954, il sera nommé curé de Campsas, où il vivra dans la solitude studieuse de son presbytère au jardin fleuri ; il y accueillera avec beaucoup de cœur, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, tous ceux et celles qui viendront chercher un conseil ou un encouragement sur tel ou tel sujet d'histoire régionale ou religieuse. Avant d'évoquer le travail du chercheur et de l'historien, je voudrais revenir sur l'image du prêtre qu'il a incarné au milieu de nous.

Jusqu'à présent j'ai retenu son travail obscur et fidèle de curé de campagne. En publiant son *Dictionnaire des Paroisses*, il rend, à mon avis, un très bel hommage à ses confrères, tous les curés des paroisses rurales du diocèse. Avec une certaine nostalgie, il note souvent à la fin de ses notes descriptives que la paroisse est actuellement privée de son pasteur. Le dernier curé résident l'a quittée en telle année, souvent entre 1950 et 1970 ; le presbytère est inhabité, l'église est fermée et la charge d'âmes a été confiée à un desservant. Derrière ces notations, on sent vibrer son cœur de pasteur et de prêtre.

Quand il arriva à l'Académie, il succéda à un prêtre érudit et professeur, le chanoine Ferrié. Vous avez voulu que ce septième fauteuil reste attribué à un prêtre. M. Georges Lezan a bien rappelé que vous m'accueilliez pour mes qualités de chercheur et de spécialiste en histoire locale, mais je ne veux pas laisser mon sacerdoce à la porte de cette salle

.../...

¹ Recueil de l'Académie, 1956, p.81

Dès son arrivée à Montauban, le chanoine Gayne aura vite conquis les membres de la Société Archéologique qui l'éliront président en 1951. Comme le rappelle fort justement M. Jean-Claude Fau, l'actuel président, ce fut une chance : « lorsqu'il devint président de la Société Archéologique, en 1951, cette dernière connaissait incontestablement une éclipse, un affaiblissement tel que son existence même paraissait compromise. Sous la souriante mais ferme autorité du chanoine Gayne, la Société vécut cette brillante renaissance dont nous récoltons aujourd'hui les fruits »⁽²⁾.

Il faut rappeler ici que le jeune abbé Pierre Gayne, élève au Grand Séminaire de Montauban, a fait une rencontre déterminante pour son avenir. Dans les années 1920-21, il reçut des cours d'archéologie du maître vénéré qu'était le vieux chanoine Pottier, beaumontois lui-aussi et fondateur de la Société Archéologique en 1866.

« C'est à lui que je dois d'avoir été initié à l'archéologie, avant même de devenir son disciple au Séminaire. Je pense qu'une de ses joies aurait été de voir qu'un de ses élèves, beaumontois par surcroît, serait appelé un jour à recueillir sa succession », ainsi s'exprimait le chanoine Gayne, lors des Fêtes du Centenaire de la Société Archéologique qu'il présida en 1966

.../...

Avant de mourir, le chanoine Gayne a vu le couronnement de toute sa vie concrétisé dans le magnifique volume du *Dictionnaire des Paroisses*, paru à la Noël 1978.

C'est l'œuvre de toute une vie qui a pu être réunie et présentée grâce au concours de nombreux amis prêtres. Il eût été dommage qu'une telle somme de connaissances restât inédite ou publiée partiellement. Les 430 notices du *Dictionnaire* constituent à ce jour la meilleure source d'informations sur notre département, actuellement disponible en librairie. Pour cette fin du XX^e siècle, le travail du chanoine Gayne représente une somme, égale en valeur et en sérieux, aux quatre volumes des *Documents Historiques* amassés par l'érudit François Moulenq, à la fin du siècle dernier.

L'originalité du travail de M. le chanoine Gayne réside dans la genèse de l'ouvrage : le temps d'enquête et de visite a précédé les heures de recherches dans les bibliothèque et les archives, avant de se concrétiser dans une notice concise et exhaustive. Les trois étapes de ce travail de bénédictin ont exigé beaucoup de patience et de persévérance.

On ne se lassait jamais d'écouter le chanoine Gayne évoquer les péripéties de cette aventure archéologique. L'amour des vieilles pierres peut être funeste ou tout au moins dangereux : les escaliers vermoulus réservent toujours des surprises, les clochers que l'on escalade pour relever les inscriptions exigent parfois des qualités d'acrobate et les longues chevauchées à califourchon sur une moto pilotée par

² Hommage au chanoine Gayne dans le bulletin de la société archéologique de Tarn et Garonne, année 1980

un confrère complaisant, figurent parmi les meilleures pages de cette épopée scientifique.

Grâce aux recherches du chanoine Gayne, la moindre église de campagne se pare de beautés insoupçonnées et cachées aux yeux du profane. Il faut reconnaître qu'il est souvent indulgent, décrivant avec autant de style et de précision le tympan de Moissac et le porche d'une modeste chapelle perdue au milieu des bois.

Ce qui traduit une fois de plus l'amour du chanoine Gayne pour ce qui est obscur et petit : en matière d'art et d'archéologie, surtout dans nos régions, rien ne doit être laissé de côté. Ce profond respect pour la chose archéologique a entraîné sous son impulsion une découverte de multiples richesses d'art religieux, qui furent présentées en 1956 lors de l'exposition admirable des *Trésors d'Art Sacré de Guyenne*. D'autres expositions suivirent, en 1961, 1972 et 1975 qui font de notre département un pionnier en matière de conservation d'objets d'art et d'antiquités, sous l'égide de l'Inventaire.

Tant que ses forces déclinantes le lui permirent, il suivit, après sa démission, en 1970, pour raison de santé, les activités de la Société Archéologique et des Amis du Musée Ingres. Lors de la dernière séance qu'il présida, le 9 avril 1980, j'étais à ses côtés, pour parler du poète occitan, Jean de Valès. Quelques jours plus tard, le 14 avril, il donnait une dernière conférence à l'Académie, sur saint Benoît. Réservant l'essentiel de ses activités aux travaux de la Société Archéologique, il fit peu de communications devant ses confrères de l'Académie. Le recueil de l'Académie ne porte sa signature que pour son discours de réception, alors que chaque livraison du Bulletin de la Société Archéologique, depuis 1948, comporte pratiquement un titre de lui.

.../...